Ce document a été mis en ligne par l'organisme FormaV®.

Toute reproduction, représentation ou diffusion, même partielle, sans autorisation préalable, est strictement interdite.

Pour consulter tous nos sujets d'annales et corrigés du Bac STMG, veuillez visiter :
coursbacstmg.fr/annales-sujets-et-corriges

BACCALAURÉAT VOIE TECHNOLOGIQUE

SESSION 2021

FRANÇAIS

ÉPREUVE ANTICIPÉE

Durée de l'épreuve : 4 heures

Coefficient : 5

L'usage de la calculatrice et du dictionnaire n'est pas autorisé.

Dès que ce sujet vous est remis, assurez-vous qu'il est complet.

Ce sujet comporte 9 pages, numérotées de 1/9 à 9/9.

Vous traiterez au choix l'un des deux sujets suivants :

1- Commentaire de texte (20 points)

Objet d'étude : La poésie du XIXe siècle au XXIe siècle

Texte : Anne Perrier, « Cantique du Printemps », *Poésie*, 1960-1979.

CANTIQUE DU PRINTEMPS

Ce matin la rose
Éclate comme le cri du coq
Le silence des choses
Partout se fend les vieux mots
Ont fleuri sur toutes les collines
L'eau prise au piège
S'échappe et court divine
Entre les herbes vierges

Oh ! quel vent quel soleil
Dans la nuit renversa
Les ombres toucha le sommeil
Mit son doigt
Sur la source empourpra
La mort fit sauter la lumière
De pierre en pierre
Et comble de folie
Alluma l'incendie
Dans toutes les artères

Le ciel comme un grand oiseau
Vole nu
Le cœur prisonnier n'en peut plus
Et brise les barreaux
L'âme bourdonne dans la ruche
L'esprit monte et trébuche
Sur mille pensées mortes
Que le temps les emporte
Ce matin la vigne
Éclate au bord de la ravine

Va cœur d'hiver
Longtemps pris dans les glaces
Te souvient-il d'avoir souffert
Les saisons passent
Va l'heure est venue
Aujourd'hui de courir
À la rencontre de l'été
Mais les chemins de naguère
Se sont perdus dans la lumière

Est-ce mûrir est-ce mourir
Cette douceur inconnue
Qui tombe des pommiers
Ô papillons de l'enfance
Ne touchez pas à l'ombre des pétales
Leur seule transparence
Me sépare de l'ineffable
Clarté
Ne me conduisez pas
Vers les fleuves d'été
Que faire de tout l'éclat
De juillet
Quand c'est la douce la
Douce éternité
Qui traverse le jour
Quand c'est l'amour
Pommiers pommiers et roses
Ô simples cerisiers
Quand c'est l'amour qui pose
À la ronde son pied

Vous ferez le commentaire du texte de Anne Perrier extrait de *Poésie,* en vous aidant des pistes de lecture suivantes :

1) Vous montrerez d'abord comment l'écriture poétique célèbre l'élan vital du printemps ;
2) Vous montrerez ensuite en quoi ce chant printanier évoque aussi l'éclosion délicate de l'amour.

2- Contraction de texte (10 points) et essai (10 points)

Objet d'étude : la littérature d'idées du XVIe siècle au XVIIIe siècle

Le candidat traite, compte tenu de l'œuvre et du parcours étudiés durant l'année, l'un des trois sujets suivants :

A - Œuvre : Montaigne, *Les Essais*, « Des Cannibales », I,31. Parcours : Notre monde vient d'en trouver un autre.

Texte : Paul Rasse, « La diversité des cultures en question », *Hermès*, n°51, 2008.

Dans cet article de la revue Hermès*, Paul Rasse s'interroge sur les effets de la mondialisation sur la diversité des cultures.*

À l'échelle de l'histoire de l'humanité, il a fallu des millénaires pour que les sociétés parviennent à tisser entre elles des réseaux efficaces de communication de masse, qui ne mettent pas seulement les élites en contact, mais conduisent réellement au brassage des populations et des cultures. Ce mouvement-là n'a véritablement pris d'ampleur que depuis un siècle et demi, si l'on prend comme point de départ la machine à vapeur, le train et les steamers, qui permettent, pour la première fois, de transporter les hommes et les biens à des prix acceptables ; voire seulement depuis vingt ou vingt-cinq ans, si l'on prend en considération la seconde mondialisation et l'essor des réseaux de communication instantanée[1], qui assurent, à des coûts infinitésimaux, la permanence des interrelations entre tous et tout : hommes, cultures, machines et marchandises. Le monde qui vient est sans précédent, car la vitesse de croissance de la masse des échanges matériels et symboliques est exponentielle[2]. Les références au passé montrent que les mutations en cours sont portées par un mouvement qui, s'il puise sa source aux fondements de l'humanité, est, par son ampleur, sa puissance et sa rapidité, parfaitement inédit.

Aussi faut-il focaliser l'attention sur ce qui change, non pour le regretter, par déploration ou nostalgie, mais pour prendre la mesure de ce qui est en train d'arriver, pour interroger la dynamique des mutations et les conséquences qui s'annoncent.

Bien sûr, les cultures ont toujours été ouvertes, même quand elles se pensaient fermées, et bien sûr, elles ont entretenu des relations avec les autres, même quand les voies de communication étaient inexistantes. C'est une évidence, l'échange a été le moteur de l'humanité. Pendant des millénaires, les clans éloignés les uns des autres par la distance et le temps se sont efforcés de se rencontrer, de se retrouver, de tisser des liens matrimoniaux, de faire circuler les technologies essentielles à leur

[1] Réseaux de communication instantanée : il s'agit par exemple du téléphone et d'internet.
[2] Exponentielle : qui augmente de manière continue et très rapide.

survie, de développer le commerce d'objets précieux servant la distinction de leurs élites.

Les croyances, les religions ont dessiné ici et là de vastes zones d'appartenance identitaire. Cependant, les apports extérieurs se faisaient dans des proportions fortes sur le plan symbolique, mais infimes sur le plan matériel. Partout les difficultés de communication imposaient aux sociétés de vivre en autarcie[3], de faire au mieux avec les contraintes du milieu, pour produire l'essentiel de ce qui était nécessaire à leur existence. Et ces formes d'adaptation, conjuguées à la créativité et à l'histoire des populations, ont permis une diversité de cultures originales, holistes[4], cohérentes au plan de leur économie interne. Partout l'isolement, la prégnance du temps cyclique et les contingences locales dominaient. Une société, quand elle adoptait une technique, une façon de faire ou de croire, l'intégrait lentement, précautionneusement, dans l'ensemble des autres pratiques qui la définissait. Au final, l'apport dynamisait la société qui évoluait, pour elle-même.

Aujourd'hui, le rapport de forces s'est inversé. Le global domine. La rationalité technologique, les productions de masse standardisées, fabriquées et distribuées à échelle planétaire, la ruine des économies, l'urbanisation, les *mass media* qui universalisent de nouveaux modèles jusqu'à en imprégner l'univers des sociétés les plus reculées, et bien d'autres éléments encore, conduisent inéluctablement au brassage des cultures et des modes de vie. Les nouveaux médias électroniques, omniprésents, englobants, y ajoutent une dimension supplémentaire : l'explosion de la diversité en parcelles de différences, qui se combinent entre elles dans un cosmopolitisme[5] généralisé, fertile mais épuisant, sans cesse en recomposition, alors qu'il faut du temps, de l'espace, de l'isolement, pour donner aux cultures le souffle nécessaire à leur structuration, à leur cohésion interne et à leur diversification.

La culture mondiale devient un *maelström*[6], où dominent les productions des pays les plus puissants et l'intérêt des plus riches, tandis que le corps social anomique[7] se fragmente en bandes, en clubs, en courants, en tendances, en chapelles, en confessions, en confréries.[…] Les groupes empruntent ici et là aux cultures anciennes des bribes de connaissances, des valeurs, des cérémoniels, des rites, des accoutrements. Ils en pillent les aspects les plus évidents et les plus superficiels, qu'ils métissent au gré de leur créativité pour générer des identités passagères, labiles, fluctuantes, qui les caractérisent.[…] Mais à l'échelle de l'humanité, et à ce rythme-là, on aura épuisé, en une génération, la richesse collective, planétaire, que représente la diversité des cultures locales, qui ont mis des millénaires à se distinguer les unes des autres.

(760 mots)

[3] Vivre en autarcie : vivre en économie fermée, se suffire à soi-même.
[4] Holistes : qui couvrent tous les domaines de la vie.
[5] Cosmopolitisme : mélange et rapprochement de différentes cultures et nationalités.
[6] *Maelström* : tourbillon, mélange.
[7] Anomique : n'obéissant à aucune loi.

Contraction : Vous ferez la contraction de ce texte en 190 mots. Une tolérance de plus ou moins 10% est admise : les limites sont donc fixées à au moins 171 mots et au plus 209 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et vous indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai :
Dans quelles conditions la rencontre avec l'Autre devient-elle enrichissante ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur « Des Cannibales » (*Essais*, I, 31) de Montaigne, sur le texte de l'exercice de contraction (texte de Rasse) et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^{e} siècle au XVIII^{e} siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

B – Œuvre : Jean de La Fontaine, *Fables* (livres VII à IX). Parcours : Imagination et pensée au XVIIe siècle.

Texte : Bruno Bettelheim, *Psychanalyse des contes de fées*, 1976.

Raconter un conte de fées, exprimer toutes les images qu'il contient, c'est un peu semer des graines dont quelques-unes germeront dans l'esprit de l'enfant. Certaines commenceront tout de suite à faire leur travail dans le conscient ; d'autres stimuleront des processus dans l'inconscient. D'autres encore devront rester longtemps en sommeil jusqu'à ce que l'esprit de l'enfant ait atteint un stade favorable à leur germination, et d'autres ne prendront jamais racine. Mais les graines qui sont tombées sur le bon terrain produiront de belles fleurs et des arbres vigoureux ; c'est-à-dire qu'elles donneront de la force à des sentiments importants, ouvriront des perspectives nouvelles, nourriront des espoirs, réduiront des angoisses, et, ce faisant, enrichiront la vie de l'enfant, sur le moment et pour toujours. Raconter un conte de fées en ayant en tête autre chose que l'intention d'enrichir l'expérience de l'enfant, c'est faire de l'histoire un simple conte moralisateur, une fable, une expérience didactique[1] qui, au mieux, s'adresseront à l'esprit conscient de l'enfant ; la littérature des contes de fées, elle, a aussi le très grand mérite de pénétrer directement l'inconscient.

Si le père, ou la mère, raconte à son enfant un conte de fées dans l'esprit qui convient, c'est-à-dire en se souvenant de la signification que l'histoire avait pour lui quand il était petit et en étant conscient du sens différent qu'il lui accorde au moment où il la raconte ; si, par ailleurs, il sent également pourquoi son enfant peut en tirer une signification qui lui est personnelle, alors, tout en écoutant, l'enfant se sent compris jusque dans ses aspirations les plus intimes, ses désirs les plus ardents, ses angoisses, et ses désespoirs les plus graves, et aussi dans ses espérances les plus hautes. En sentant que l'histoire que ses parents lui racontent d'une façon si étrange

[1] Didactique : qui cherche à instruire, à enseigner.

l'éclaire sur ce qui se passe dans les parties les plus obscures, les plus irrationnelles de son esprit, l'enfant comprend qu'il n'est pas seul dans la vie de fantasmes, qu'elle est partagée par les êtres qu'il aime le plus au monde et dont il a le plus besoin. Dans ces conditions les plus favorables, les contes de fées indiquent subtilement à l'enfant le moyen de tirer parti, d'une façon constructive, de ces expériences intérieures. Ils lui apportent une compréhension intuitive, subconsciente de sa propre nature et de ce que l'avenir peut lui procurer s'il développe ses potentialités positives. Ils lui font sentir que, pour être un humain dans ce monde qui est le nôtre, il faut savoir affronter des épreuves difficiles, et rencontrer aussi de merveilleuses aventures. […]

Les contes de fées décrivent les états internes de l'esprit au moyen d'images et d'actions. De même que l'enfant reconnaît à ses larmes qu'une personne est malheureuse ou a du chagrin, de même le conte de fées n'a pas à s'attarder sur les tristesses du héros. Quand la mère de Cendrillon meurt, on ne nous dit pas que l'héroïne est affreusement affligée, que son deuil la fait souffrir, qu'elle se sent seule, abandonnée, désespérée ; on nous dit simplement : « Chaque jour, désormais, la fillette se rendit sur la tombe de sa mère, et chaque jour elle pleurait… » […]

Malheureusement, certains de nos contemporains rejettent les contes de fées parce qu'ils leur appliquent des normes qui ne leur conviennent absolument pas. Si on considère que ces histoires nous décrivent la réalité, il est évident qu'elles sont alors révoltantes : cruelles, sadiques et tout ce que vous voudrez. Mais en tant que symboles d'événements ou de problèmes psychologiques, elles sont parfaitement vraies.

C'est pourquoi, selon les sentiments du conteur, les contes de fées peuvent tomber à plat ou plaire intensément. La grand-mère aimante qui raconte une histoire à un enfant blotti dans son giron communique tout autre chose que les parents qui, par devoir, lisent un conte sur un ton ennuyé à plusieurs enfants d'âges très différents. Pour que l'enfant puisse vivre une expérience significative et enrichissante, il est indispensable qu'il ressente la présence d'une participation active. En partageant une expérience avec un autre être humain qui, tout en étant adulte, sait ce qu'il éprouve, l'enfant a une occasion unique d'affirmer sa personnalité.

(745 mots)

Contraction : Vous ferez la contraction de ce texte en 187 mots. Une tolérance de plus ou moins 10% est admise : les limites sont donc fixées à au moins 168 mots et au plus 206 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et vous indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai :

Les fables, comme les contes de fées, vous paraissent-elles s'adresser exclusivement aux enfants ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur les livres VII à IX des *Fables* de La Fontaine, sur le texte de l'exercice de la contraction (texte de Bettelheim) et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année

dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^e^ siècle au XVIII^e^ siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

C – Œuvre : Voltaire, *L'Ingénu*. Parcours : Voltaire, esprit des Lumières.

Texte : André Comte-Sponville, « Conscience », *Psychologies Magazine,* mai 1999.

Nul n'ignore, aujourd'hui, que la conscience n'est qu'une petite partie de nous-mêmes (« la plus superficielle », disait Nietzsche[1]), qui résulte de toutes sortes de processus, tant physiologiques que psychologiques, qu'elle ignore. Qui sent fonctionner ses neurones ? Qui perçoit son propre inconscient ? Ses propres conditionnements ? Et comment pourrions-nous les contrôler, puisque tout contrôle les suppose ou en dépend ?

C'est ce qu'on a appelé l'ère du soupçon. Depuis Nietzsche, Marx[2] et Freud[3], la conscience aurait découvert ses limites : nous savons désormais que nous sommes le résultat d'une histoire qui nous précède, qui nous constitue, qui nous traverse, dont nous ignorons l'essentiel, et qui détermine la conscience, comme disait Marx, bien plus que la conscience ne la gouverne. […]

Quant aux sciences dures[4], qui viennent aujourd'hui rivaliser avec les sciences humaines, elles nous donneraient plutôt de nouvelles raisons de méfiance et de modestie. Avec l'inconscient ou la société, on pouvait encore ruser, se révolter, entreprendre de s'en libérer… La psychanalyse ou le marxisme servaient à cela, du moins en principe. Mais avec le cerveau ? Mais avec les gènes ? Mais avec ce corps qu'on est, qui nous fait, qu'on ne choisit pas ?

Bref, le sujet[5] n'est ni souverain ni transparent : opaque, au contraire, prisonnier des illusions qu'il se fait sur lui-même et sur tout, incapable de se connaître ou de se gouverner tout à fait lui-même, enfin d'autant plus déterminé – par son corps, son inconscient, sa culture – qu'il ignore davantage l'être. Que reste-t-il à la conscience ?

Il n'en reste pas rien, me semble-t-il ; c'est ce que suggèrent une évidence, un constat et une exigence.

L'évidence, c'est que toutes les idées qui précèdent supposent la conscience (elles seraient autrement impossibles ou hors d'atteinte) et ne valent que pour elle. L'inconscient n'est pas psychanalyste. Les neurones ne sont pas neurologues. La société n'est pas sociologue. Toute science suppose un sujet qui l'effectue. Comment pourrait-elle en tenir lieu ? Une idée, même vraie, ne vaut que pour une conscience, qui la juge. Comment pourrait-elle l'abolir ?

C'est ce que confirme un constat, qui est d'ordre historique : Freud, Marx, Lévi-Strauss[6] ou Changeux[7] sont des rationalistes, des disciples des Lumières. On se trompe du tout au tout si

[1] Friedrich Nietzsche : philosophe allemand de la deuxième partie du XIXe siècle.
[2] Karl Marx : théoricien de la révolution, socialiste et communiste allemand du XIXe siècle.
[3] Sigmund Freud : neurologue autrichien fondateur de la psychanalyse (1856-1939).
[4] Sciences dures : sciences exactes fondées sur le calcul et l'observation par opposition aux sciences humaines.
[5] Le sujet : l'homme en tant qu'être vivant et pensant.
[6] Claude Lévi-Strauss : anthropologue et ethnologue français (1908-2009).
[7] Jean-Pierre Changeux : neurobiologiste français du XXe siècle.

l'on voit dans leur pensée je ne sais quel obscurantisme, qui se mettrait à genoux devant l'Inconscient ou l'Histoire, la Structure ou le Cerveau. […] Leur pensée est au service de l'action, de la connaissance, du progrès, quand il est possible, et tout cela passe par une augmentation – et non une réduction ! – de la conscience. C'est l'esprit des sciences humaines, et même des sciences dures, dès qu'elles ont l'homme pour objet. Connaître ce qui échappe à la conscience, c'est une manière encore de l'accroître, et cela seul justifie qu'on l'entreprenne. À quoi bon la psychanalyse, la neurologie ou l'histoire, si elles ne nous apprenaient rien sur nous-mêmes ? Et comment nous l'apprendraient-elles sans transformer, au moins un peu, notre conscience ?

D'où une exigence, qui est morale. L'inconscient (qu'il soit physiologique, psychique ou social) ne dépend pas de nous – puisque c'est nous qui dépendons de lui. C'est bien commode quand on cherche des excuses ou des boucs émissaires[8] ! « C'est pas moi, c'est mon inconscient : c'est la faute à papa, à maman, à la société, à mon cerveau, à ma névrose[9], à l'idéologie bourgeoise… » Peut-être. Mais qu'est-ce que cela change à ta médiocrité, à ta misère, à ton malheur ? À quoi bon te vautrer dans ton inconscient, ton milieu ou ton corps ? Prends plutôt ton destin en main : apprends à te connaître, apprends à agir, augmente en toi la part de lucidité, de responsabilité, de liberté – de conscience.

« Sapere aude ! » (Ose savoir ! Aie le courage de te servir de ton propre entendement !) Telle était, nous rappelle Kant[10], la devise des Lumières, qu'on trouvait déjà chez Horace ou Montaigne[11]. Elle vaut encore aujourd'hui, et d'autant plus que ce savoir, pour nous, va moins de soi. La conscience n'est plus une évidence mais un travail, une exigence, une conquête. Non une transparence, mais une élucidation, toujours partielle, toujours inachevée. Non un état, mais un processus. Cela indique le chemin. Modestie n'est pas bassesse. Soupçon n'est pas renoncement. Ose te connaître toi-même : aie le courage de chercher à savoir ce que tu es, ce que tu vaux, ce que tu veux ! Cela t'aidera à changer, à avancer – à guérir ou grandir.

(784 mots).

Contraction : Vous ferez la contraction de ce texte en 196 mots. Une tolérance de plus ou moins 10% est admise : les limites sont donc fixées à au moins 176 mots et au plus 216 mots. Vous placerez un repère dans votre travail tous les 50 mots et vous indiquerez à la fin de la contraction le nombre de mots qu'elle comporte.

Essai :

En quoi selon vous l'exercice de notre raison et de notre pensée est-il plus que jamais « un travail, une exigence, une conquête » ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question, en prenant appui sur *L'Ingénu* de Voltaire, sur le texte de l'exercice de la contraction (texte de Comte-Sponville) et sur ceux que vous avez étudiés dans l'année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^e^ siècle au XVIII^e^ siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

[8] Bouc émissaire : personne à qui l'on attribue injustement la responsabilité d'une faute collective.
[9] Névrose : trouble psychique.
[10] Kant : philosophe allemand du XVIIIe siècle.
[11] Horace : poète latin de l'Antiquité ; Montaigne : philosophe et écrivain humaniste de la Renaissance.

Copyright © 2026 FormaV. Tous droits réservés.

Ce document a été élaboré par FormaV© avec le plus grand soin afin d'accompagner chaque apprenant vers la réussite de ses examens. Son contenu (textes, graphiques, méthodologies, tableaux, exercices, concepts, mises en forme) constitue une œuvre protégée par le droit d'auteur.

Toute copie, partage, reproduction, diffusion ou mise à disposition, même partielle, gratuite ou payante, est strictement interdite sans accord préalable et écrit de FormaV©, conformément aux articles L.111-1 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Dans une logique anti-plagiat, FormaV© se réserve le droit de vérifier toute utilisation illicite, y compris sur les plateformes en ligne ou sites tiers.

En utilisant ce document, vous vous engagez à respecter ces règles et à préserver l'intégrité du travail fourni. La consultation de ce document est strictement personnelle.

Merci de respecter le travail accompli afin de permettre la création continue de ressources pédagogiques fiables et accessibles.